

Jacques MAURIN

Les Doryphores

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-4 2-7

© Jacques MAURIN 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Avertissements au lecteur

Premier. Vous entrez en Malampia : c'est un monde qui ressemble au nôtre, qui a l'apparence du nôtre, mais qui en est un autre...

Second. Les personnages de ce roman existent, pour la plupart dans mon imagination.

Troisième. L'Ère Pataphysique débute le 8 septembre 1873, jour de la naissance d'Alfred Jarry. L'année Pataphysique comporte treize mois. Mais ces informations ne sont pas d'une importance capitale.

1 gidouille 149 E.P.

Sainte Bouzine, esprit

*Pantruche, le
1 Gidouille 149 E.P.*

Cher cousin,

J'imagine ta surprise à la lecture de ces simples deux mots : « cher cousin »... Voici trois lustres que je n'ai plus donné signe de vie, non plus que de « cher cousin » à quiconque. Et je me doute de la réciproque, ne te connaissant d'autre cousin que moi.

Je garde en mémoire, et aussi dans quelque fond de tiroir, les images vieillottes d'un adolescent taché de son, hirsute et flamboyant, au menton clairsemé de fin duvet blond. C'est à lui que j'écris, ne sachant imaginer ce qu'il est aujourd'hui devenu : toi, mon cousin, quinze ans plus tard !... De fait, si nous nous ressemblons encore, et ma modestie dut-elle en souffrir, tu dois afficher une trentaine plutôt séduisante...

Quinze ans, tout de même... ça n'est pas rien... J'ai peur d'avoir perdu beaucoup de ce temps, et plus encore :

mes racines, ma famille, mes illusions. La cité m'a absorbé dans un tourbillon affairiste. Réunions, conseils, commissions, conférences, allocutions, causeries, cérémonies, séminaires, congrès, colloques, discours, réceptions, entretiens, intronisations, le dossier untel, le contrat machin, le rapport d'activité... la secrétaire, jolie... pas le temps... le rapport d'abord...

Quinze années se sont écoulées et je n'en ai rien su !

Une onde nostalgique m'envahit, les souvenirs affluent... des paysages, des lieux, des visages et des voix oubliés... jusqu'à de ces senteurs champêtres qui entêtent. Je revois le cabanon, le jardin, mes parents fiers de leurs si beaux légumes avant que la fièvre ne les emporte, aidée en cela par Barnabé, le plus fameux docteur-rebouteux-vétérinaire-alchimiste-pharmacien-herboriste-devin-astrologue-sourcier-hypnotiseur-éjénpasse... de la région.

Et Bougnette ! Tu te souviens de Bougnette ? Suis-je bête, c'est moi qui l'avais oublié, celui-là. Bougnette le falot, sa vue basse, son air ahuri et la démarche en canard... toujours sur nos talons, éternelle victime de nos farces douteuses...

Je me souviens encore : Trinquetaille le curé, la jument Papaye, Emile Pied-bot, et Lafleur, et Frigolin, et Fédor Crapouchnik le comptable, et Angélique la jolie... et Jéromine ! Mon cochon, t'as fini par la marier, la Jéromine... la plus belle fille du pays. S'embête pas, le cousin ! Ça me fait penser que je n'ai pas pu venir à ton mariage... des examens, je crois. J'ai regretté de ne pas

être des vôtres et je le regrette encore. Ç'a dû être un beau mariage... et, connaissant la bonne humeur de Trinquetaille : pas triste. Ici, les mariages sont d'un morne... les curés sont graves, les mariés sérieux... imagine les invités !

J'ai le mal du pays, cousin. C'est un mal sournois qui incube longtemps et se déclare à la première faiblesse. Car je dois te dire aussi mes problèmes de santé. Je souffre d'une irritation chronique de la gorge... pas grave, non, mais invalidante : j'en ai perdu la voix ! Je tousse, gargouille, raclouille, borborygme,... je grogne aussi, mais de paroles distinctes : point !

J'ai vu plus de trente médecins, tous grands spécialistes : oto-rhino-laryngo et autres zozos pas foutus de me rendre la parole. Depuis lors, muet, j'attends le miracle...

Au village, la langue n'a jamais aidé personne à retourner la terre, à mener les bœufs ou à rentrer les foins. Ici, c'est à l'inverse un outil indispensable, et mon infirmité un obstacle insurmontable. Ma présence génère le malaise, la gêne, l'incompréhension et, pour comble, le silence. Les yeux se détournent, les mines s'attristent... je n'ai plus ma place parmi les parlants.

J'en viens au but de ma missive car, tu t'en doutes, on ne rompt pas quinze années de silence sans dessein... le mien, bien nourri et bien gras, me susurre de plaquer cette vie stupide. Je rêve d'un bout de campagne, un lieu de repos, de calme et de réflexion. J'ai besoin de tout cela, et

aussi d'un toit, car je ne possède plus rien à Palot-sur-Trouillon. J'ai vendu le cabanon... pour acheter des cravates et des costumes. Certes, je pourrais coucher à l'hôtel, mais je ne veux pas revenir au pays en étranger... et puis, j'ai surtout besoin d'une famille... et tu restes ma seule famille.

Je te demande donc de m'accueillir quelques temps chez toi. Oh, une modeste paillasse suffira. Je te le demande en toute simplicité, et souhaite que tu me répondes de même. Ne te sens, en cette occasion, aucune obligation ni aucune pitié. Je te sais franc et direct. Agis à ton habitude et selon ton cœur.

Je te remercie d'avoir bien voulu me lire jusque là... j'espère ne pas t'avoir trop ennuyé. Excuse mon écriture écorchée par la surface rugueuse et irrégulière du papier armé choisi pour la circonstance... C'est un bon papier, rude au toucher mais fiable, et qui saura, je l'espère, affronter les mauvais traitements infligés au courrier par le diabolique Ferdinand Dada, s'il est toujours facteur de Palot-sur-Trouillon. Et rien ne me laisse supposer le contraire...

Je vous embrasse, toi et la cousine.

À vous revoir,

(signé) Hubert Japouille

18 gidouille 149 E.P.

Visitation de Mère Ubu

*Palot-sur-Trouillon, le
18 Gidouille 149 E.P.*

Viens, couillon !

(signé) Azor Japouille

5 tatane 149 E.P.

Saint Arsouille, patricien

L'ankylose gagne. Trois sets à un, et dix de der ! Je m'étire, bâille. J'aimerais rugir..., expectore un pitoyable feulement ! Je dois m'en contenter.

Dix kilomètres en deux heures. Hélas ! À ce train, bien qu'ayant opté pour l'automobile, j'arriverai dans une semaine. Je me suis levé nuitamment, mais avec moi plusieurs milliers d'estivants audacieux. Et le jour nous rattrape déjà. Le soleil point dans le rétroviseur, rouge et rond comme un ballon de fête foraine... considérablement plus gros. Dans le rétroviseur encore, pourtant de taille réduite, s'allongent des files ininterrompues de bagnoles dans un état d'immobilité désespérant. Pareil devant le capot.

Je savoure les derniers instants de fraîcheur. J'appréhende ô combien l'imminence de la canicule. Lorsqu'une haleine molle et torride tombée du ciel chauffera à blanc ces carcasses métalliques abritant une frêle humanité démunie. La peau de chacun exsudera alors dans une cruelle lenteur les excédents adipeux, accumulation des bamboches de l'hiver révolu. Délicat et antique supplice rétabli avec l'avènement des congés payés. L'on trépassera... Peut-être.

Pour l'heure, seules les dernières ombres de la nuit succombent en émettant de petits râles plaintifs. Les innombrables pare-brise s'animent de silhouettes

impatientes comme autant de théâtres de Guignol pendant qu'une exquise senteur de café infiltre mon habitacle. Elle couvre avantageusement le parfum d'huile de friture des gaz d'échappement, carburant rendu obligatoire par décret du Ministère de l'Environnement. Ah ! la bonne odeur. Le caoua, pas la friture. J'entrouvre la vitre dans l'espoir de localiser la source de l'effluve alléchant. Je hume sans retenue. Cependant qu'une accélération soudaine emporte l'arôme délicat vers d'autres narines. Je rage... je rage d'autant que ça ne dure pas... ça ne dure jamais. On roule... cinquante... cent mètres... et paf ! nouveau ralentissement... Et plus de café !

Il fait à peu près jour maintenant. Les phares s'éteignent en couples, concédant au soleil la tâche d'éclairer le monde suivant le rythme gracieux de son ascension. Dès lors, sa rayonnante et tyrannique majesté entame son placide travail de cuisson.

J'éprouve le besoin impérieux de me dégourdir les jambes, enclenche dans un geste las le pilote automatique. Il proteste !... trouve singulièrement matinale sa mise à contribution... menace de représailles, d'en référer à son syndicat, d'entamer une grève... et patati et patata. Il m'embête. J'aurai dû le changer depuis longtemps, il se fait vieux. Un bon coup de pied le réduit au silence, puis je bondis hors de la voiture en déplacement négligeable et me réceptionne sur la chaussée. Un peu rouillé, engourdi, je claudique quelques instants avant de retrouver une démarche bipède digne de ce nom. D'autres conducteurs excédés m'ont précédé. Ils piétinent, tirent une triste mine et, pour certains, sur la première clope de la journée. Moi, je ne fume pas. C'est assez de mon asthénie des cordes vocales. Je respire donc à pleins poumons un air que la

récente accélération a provisoirement purifié. Mais la perspective d'un voyage interminable me rend chagrin. En outre, le paysage n'est pas sujet à de notables variations. Morne plaine...

Bientôt, je m'absorbe fatalement dans la contemplation de mes pieds foulant à intervalles réguliers les bandes immaculées de fleurs de bitume. J'ai lu que la couleur et la ténacité de cette petite pâquerette, scientifiquement dénommée « *Chrysanthemum itineris* », la désignaient comme le matériau idéal à la réalisation des lignes et marquages autoroutiers. On dit également, et plus prosaïquement, que la fleur de bitume porte bonheur. Voilà pourquoi, sans doute, me vient l'irrésistible tentation d'en cueillir une... Mal m'en prend, car sa résistance manque me renverser et l'entreprise se solde par un doigt bellement entaillé. Il me revient en mémoire, un peu tard, que le ramassage en est impossible et, du reste, interdit ! Et inversement. Je grommelle ma déconvenue en suçant le sang âcre de la plaie vive.

Soudain :

— Vous n'y arriverez pas ! allègue-t-on dans mon dos.

La surprise aidant, je mords mon doigt qui réagit vivement à l'abusives mutilation. Je me retourne, empli de rancœur, sur un individu ignoble dans son accoutrement outrageux de vacancier : chemisette hawaïenne et short bariolé, la première tendue sur un embonpoint confortablement installé, le second laissant échapper deux membres maigrelets, blêmes et inégalement poilus qui s'en vont rejoindre de pauvres baskets sales, éventrées, à l'agonie. Une bouille blette surmonte le tableau. Elle sourit niaisement... Je renvoie au zigue une grimace qu'il interprète comme bon lui semble. Et il lui semble bon

puisque, de fait, il m'emboîte le pas sans plus de cérémonie à l'aide d'une clé de douze. Son sans-gêne me stupéfie. Il n'en a cure et poursuit sa pensée, qu'il rattrape aisément car elle ne semble pas très vive :

— Rien à faire... c'est impossible...

Je graillonne en tétant mon doigt.

— Si, si, je vous assure... j'ai un beuf horticulteur... horticulteur d'État, s'il vous plaît !... un fonctionnaire quoi... bien payé... pas de soucis, un boulot pépère... et sa spécialité, devinez quoi ? C'est la fleur de bitume !... Ça vous laisse sans voix, hein !...

Je hausse les épaules. Il ne peut pas deviner.

— Mon beuf i parle que de ça du matin au soir : la fleur de bitume par ci, la fleur de bitume par là... vous pensez si j'en connais un rayon !... d'abord, cette saleté de fleur, elle pousse que sur le bitume... oui ! néanmoins elle pousse pas n'importe comment sinon y en aurait partout sur les routes, vous pigez ?... évidemment y a un truc... elle doit pousser là où on veut et rien que là... avec la bonne recette, on fait des bandes, des ronds, des carrés, des pointus... n'importe quelle forme... hé ! ça vous chatouille de connaître le secret, non ?...

J'amorce une mimique évasive. Il n'en poursuit pas moins :

— Mon crétin de beuf, il a jamais voulu me le donner... paraît que je parle trop... comme si je savais pas garder un secret... en tout cas, je vous le dis, vous pourrez jamais en couper une... parce que c'est interdit...

J'envisage de chaleureusement le remercier pour ce précieux renseignement.

— ... et surtout, deuzio, c'est impossible... mon beau, lorsqu'il s'agit qu'il en coupe une, il réfrigère la chose à moins deux cent soixante degrés... vous imaginez !... à cette température la tige devient cassante comme du verre... on la pince... et clac ! on la cueille sans difficulté... quand il se radine à la maison, il en ramène toujours un plein panier à ma femme... il prétend que ça porte bonheur... tu parles ! i ferait mieux d'apporter du pinard, pour le bonheur y a pas mieux... du reste, on sait plus quoi en faire de ses fleurs... ça se fane pas, ces cochonneries là !

Il reprend sa respiration.

— Z'êtes pas très causant, vous !

Son œil rond et bovin se fait inquisiteur et je me vois contraint de l'instruire par gestes de mon infirmité.

— C'est bien ma chance... un muet !... sur des milliers de vacanciers, i devait y en avoir qu'un et je tombe dessus... c'est à croire que vous le faites exprès !

Sa mauvaise foi me sidère. En même temps il me crie dans les oreilles et je lui fais comprendre que je ne suis pas sourd.

— Manquerait plus que ça ! ironise-t-il un ton en dessous... que je cause pour rien... enfin, vous avez une bonne tête... et au moins, vous risquez pas de me contredire... je supporte pas les gens qui me contrarient... j'ai un beau qui me chicane tout le temps... je peux pas le blairer... et je peux pas plus la ramener, il est boxeur... eh ! z'avez une chouette caisse, c'est une Morrison ?

Je lui signifie que non.

— Alors c'est une Bentley... j'adore les Bentley, ça vous a un petit air chic et désuet... c'est pas comme les voitures modernes...

Je ne le déçois pas, c'est une Torpédo.

— Moi, je suis là bas... la chiotte rouge derrière le bus... c'est pas joli-joli mais ça roule...

Une nouvelle accélération nous contraint à forcer le pas. Le gros bonhomme commence à regretter de me l'avoir emboîté.

— Elle vous attend pas, votre Bentley ?

Comment lui expliquer que mon pilote automatique n'est plus très jeune et qu'il n'apprécie pas d'être réveillé à l'aube ?... Forcément, il se venge à la première occasion.

Heureusement ça ne dure pas... ça ne dure jamais ! Le ralentissement survient qui nous permet de rattraper la Torpédo. Je tousse un peu avant de reprendre mon souffle. Mon compagnon d'infortune en fait autant. La course aura au moins eu comme résultat de le réduire au silence. Pourtant, chez lui non plus ça ne dure pas...

— Je ne supporte pas cette odeur de friture, gémit-il. J'ai un beauf...

Encore un !

— ... qui travaille dans une raffinerie... il écume tous les restaurants du pays pour récupérer les huiles de friture usagées... c'est dégueulasse... et on met ça dans nos réservoirs !... quand je sens ce fumet, je pense aux tonnes de frites, de beignets, de poissons qu'on a fait cuire dedans... j'ai une envie de vomir...

Je ris intérieurement.

— Mon beauf, i fait des recherches sur un additif... i tente d'en améliorer l'odeur... du carburant au jasmin... ou à l'ylang-ylang, j'sais plus... bref, c'est pas du luxe !... Z'allez loin, vous, en vacances ?

Je fais signe que oui.

— C'est pas pratique, un muet, question conversation... moi, je vais sur la côte... vous z'aussi ?

Je secoue négativement la tête.

— Z'allez pas à la mer ? manque-t-il s'étouffer.

Re-non du chef.

— C'est pas ordinaire... z'êtes pas comme tout le monde, vous !

J'exhibe la lettre du cousin Azor, l'enveloppe arborant le cachet de la poste. Lequel faisant foi, il lit :

— Palot-sur-Trouillon... fiiii ! c'est un bled paumé !... enfin, ça en fera toujours un de moins sur la plage... et vous z'y allez seul ?

J'acquiesce.

— Z'ennuyez pas, seul, dans cette grosse bagnole ?

J'exécute un signe négatif qui meurt aussitôt, sans un cri. L'autre, par respect pour le défuncté, poursuit en baissant la voix et sur le ton de la confiance :

— J'ai un chien, une femme et trois enfants...

Je ne vois là rien d'extraordinaire. Lui, s'avise de mon froncement de sourcils circonspect...

— Laissez-moi parler...

Ce que je ne cesse de faire.

— Un chien, une femme, trois enfants, c'est trop !... le chien, je m'en débarrasse au premier parking venu... c'est vite oublié un chien... surtout qu'il est pas gros... je l'aurais volontiers vendu, mais... pendant les vacances personne en veut, pensez... j'aurais dû m'y prendre plus tôt... les z'enfants, par contre, ça se vend bien... j'espère en tirer un bon prix une fois sur la côte... ou avant, pourquoi pas ! Comme je vous vois solitaire, je me dis que peut-être ça vous intéresserait un môme... vous avez le choix : j'ai une

filles de huit ans et deux garçons de dix et onze ans... ils sont correctement élevés, propres... en plus, ça vous tiendrait compagnie... c'est agréable un enfant dans une voiture, ça meuble...

Je refuse vigoureusement le marché, mains au ciel.

— Vraiment !... savez pas c'que vous perdez... allez, je peux vous consentir un paiement échelonné... parce que vous m'êtes sympathique...

Je réitère, y vais de ma mimique la plus expressive.

— Bon, bon, n'en parlons plus... mais vous z'avez tort... et le chien ?

Nouvelle dénégation. Je ne tiens guère à débarquer chez le cousin accompagné d'un gosse ou d'un clébard.

— Vous z'y mettez de la mauvaise volonté... c'est ma femme qui vous intéresse ?... alors là je dis non !... pas question de m'en défaire tant que j'aurai pas bazardé les bambins... eh, oh ! qui c'est qui va s'en occuper après des mômes si c'est pas ma Pépète ?...

Toujours par signes, je l'assure de mon indifférence envers sa « Pépète » que je n'ai d'ailleurs jamais vue. Il rit en me claquant familièrement l'épaule.

— Vous m'êtes sympathique... avec vous, on se sent en confiance... je vais vous faire un aveu : vous avez grandement raison... ni chien, ni femme, ni mioche... au moins, vous z'en profiterez pleinement de vos vacances...

Un tintamarre soudain annihile les efforts de franchise de mon compagnon et ses confidences qui s'étiolent aussitôt. Dans notre dos, l'autobus se déleste sans retenue d'une ribambelle de gamins hurleurs. Une colonie de vacances ! Les gosses libérés se déversent sur la chaussée où ils s'éparpillent instantanément. Dans leur élan, ils prennent

d'assaut les véhicules ralentis transformés pour l'occasion en autant de places fortes à conquérir, ils entament des jeux de ballon, de pisse-loin, de trampoline ou de riflette indienne. Ils crient, pleurent, clament, braillent, beuglent, chantent, rient, s'égosillent, cavalent, galopent, pirouettent, piétinent, cabriolent, montent, grimpent, escaladent, ascensionnent, sautent, bondissent, volent, tombent, roulent, boulent, brisent, cassent, fracassent, détruisent, battent, tapent, frappent, cognent... si bien que mon compagnon de voyage n'a plus d'autre alternative que de se taire tant le vacarme couvre sa voix.

Lorsque deux galopins viennent courir dans nos jambes et, par jeu, nous déboîter le pas, c'en est trop. Il me signifie qu'il préfère rejoindre sa famille, paisible au regard de ces « petits voyous », et sa voiture qu'il craint en péril. Je compatis et réintègre moi-même ma Torpédo où je me calfeutre, vitres closes, à l'abri du bruit et du danger. Le pilote automatique sourit narquoisement, l'enfoiré ! Il sait que la chaleur sera telle, tantôt, qu'il me faudra ouvrir et braver le déchaînement vociférant des gosses.

6 tatane 149 E.P.

SS. Robot et Cornard, citoyens

L'aube paraît, je suis épuisé. Trop mal dormi... Les mômes, que l'on a crus un instant rassasiés d'une pleine journée d'intense activité, ont encore chanté et chahuté une grande partie de la nuit. Pourvu que ces monstres s'adonnent à la grasse matinée !

On toque à la vitre. Trois petits coups brefs. Mon compagnon de route me rend une visite matinale. J'envoie le pilote automatique se reposer sur la banquette arrière avant de m'emparer de sa place, des pédales et du volant. Le visiteur ouvre la portière, me lance un joyeux « bonjour » auquel je réponds d'un autant que possible amical raclement de gorge accompagné d'un geste qui l'invite à occuper le siège désormais libre. Il hésite, s'assied sans grand enthousiasme.

— J'aurais préféré que vous laissiez le pilote automatique...

Trop tard, il ronfle déjà comme un bienheureux. Je hausse les épaules avec fatalisme.

— Vous comprenez, c'est la place du mort qui me rend nerveux...

À la vitesse où nous roulons je perçois mal le danger évoqué, mais je n'objecte qu'un grognement sceptique.

— Je suis un peu superstitieux... ça vous dérange pas si je passe derrière ?...

Son interrogation n'attend aucune réponse. Il enjambe le fauteuil, repousse sans ménagement le pilote automatique qui, dans l'instant, cesse ses ronflements. Il s'étale enfin grassement, prenant des aises de pacha.

— Ha, c'est mieux !... je prends jamais la place du mort, fut-ce à l'arrêt, question de principe... c'est calme chez vous, une vraie voiture de célibataire... vous savez, ça s'arrange chez moi... j'ai envoyé les garçons en colonie... dans le bus... pour les organisateurs, deux enfants de plus, ça fait pas une grande différence... et puis, comme ils ont eu des pertes en route, les miens compensent... dommage qu'ils prennent pas les filles... et vous, toujours pas disposé à pouponner ?... une gamine de huit ans, blonde...

Je repousse la proposition tout aussi vigoureusement que la veille.

— Tant pis, j'aurai essayé... vous avez vu le panneau, là ?... Tournouilles (lit-il à haute voix)... itinéraire de délestage... sortie conseillée... vous connaissez Tournouilles ?

Je tousse, il poursuit :

— C'est joli, Tournouilles... j'ai un beauf à Tournouilles... il travaille justement avec Bison Ravi à délester les voies saturées... il dénombre les automobiles au kilomètre carré, mais c'est pas le plus fort... grâce à de savants calculs pataphysiques auxquels je pipe que dalle, il organise les itinéraires bis, ter et quater... il donne aussi des conseils aux automobilistes, il débague dans le poste quoi... y a pas la radio dans une Bentley ?...

Aie ! J'aimerais l'informer qu'il s'agit d'une Torpédo avant qu'elle ne se vexe. Je fais un signe qu'il interprète mal.

— Peuh ! C'est pas important, on y raconte n'importe quoi à la radio... c'est baratin et couillonades, les ondes... je vais vous dire la vérité : leurs parolotes c'est du bidon, du tralala... les itinéraires de délestage sont piégés !...

Je reste bouche bée.

— Parfaitement ! qu'est-ce-ti que vous croyez ?... qu'i suffit de suivre les radotages de Bison Ravi et ainsi débarquer sur la Côte d'Azur peinard avant tout le monde ?... vous rêvez l'ami... les itinéraires de délestage sont des leurres... on peut pas agrandir les routes indéfiniment, reste à diminuer le nombre de bagnoles... donc...

Il prend une large inspiration et ânonne :

— ...il faut é-li-mi-ner !... et quand-ti s'agit éliminer, tous les moyens sont bons, je vous jure.

Le bée démesurément. Lui, sort une pelote de sa poche.

— Grâce à mon beauf, je connais les ficelles du métier... d'abord, les itinéraires fléchés sont des labyrinthes inextricables d'où le touriste s'extrait après plusieurs jours de déambulations, le temps aux grands axes de se désengorger... ça, c'est ce qui attend le commun... ensuite, deuxième niveau, les itinéraires piégés à l'intention des malins, ceuss qui ont des cartes routières et se laissent pas égarer facilement. Là, on dresse des meutes de hérissons furieux à crever les pneus, on sabote les véhicules la nuit, on génère des brouillards artificiels, on coupe les ponts, on lâche des milliers de poules pondeuses sur les routes afin qu'elles y creusent des milliers de nids, on fait circuler des convois militaires, on dérègle les feux rouges, on place un flic à chaque carrefour, on organise des manifestations d'agriculteurs... et j'en passe ! Bison Ravi déborde

d'imagination... mais moi, je connais ses ruses les plus tordues...

Il laisse s'installer un subtil silence entre nous, manière de capter mon attention. Soudain il le déloge brutalement d'une chiquenaude que l'autre n'avait pas pressentie et qui l'envoie s'écraser contre la vitre dans un bruit mou écœurant.

— Et si on sortait à Tournouilles ?... Z'en avez pas ras-le-bol de piétiner avec ce troupeau de vacanciers ramollis ?... moi z'aussi !... vous z'avez qu'à me suivre... je vous guiderai et je me fais fort de déjouer les pièges de Bison Ravi... nous serons à... Mangeons-sur-Gazon ou Jesaispasquoi-sur-Machin en moins d'une demi-journée...

J'écarquille de grands yeux terrifiés. Le tableau dépeint par ses soins, encore frais, m'incite à la plus grande prudence.

— Vous craignez rien, vous me suivez... s'il y a un piège, il est pour ma pomme... vous vous dégonflez ?

Je réfléchis intensément. Ce voyage n'en finit pas, mais est-il totalement raisonnable de s'acointer à pareil éner gumène ?

— Décidez-vous, si on rate cette sortie on poireaute encore cinquante kilomètres avant la prochaine...

Ce sont les piaillements des gosses, dehors, qui me forcent à la déraison. L'autobus vient d'ouvrir ses portes et les enfants, comme la veille, se ruent à l'assaut du macadam. Sans plus tergiverser, je hoche affirmativement la tête. Advienne que pourra !

Mon nouvel ami jubile.

— Vous me suivez, hein! m'enjoint-il en quittant le véhicule.

Je m'avise, un peu tard, que j'ignore tout de ce type. Jusqu'à son nom ! Formalisme dérisoire car à quoi m'avancerait de connaître son nom puisque je me trouve incapable de le prononcer ? J'observe sa démarche empruntée entre les pare-chocs serrés. Il dandine du croupion comme une oie gavée avant de s'effondrer dans sa « chiotte »... C'est qu'il n'a pas l'air futé, l'animal. Si ses informations sont exactes, sera-t-il à la hauteur de la gageure : triompher de Bison Ravi ? Un sentiment d'inquiétude m'envahit. Je ne peux pourtant plus me dédire. Je ralentis, s'il est possible de ralentir à la vitesse où nous roulons... Manœuvre délicate ! La « chiotte » rouge, sur la seconde voie, me rattrape lentement. Il lui faut un temps considérable avant de parvenir à ma hauteur... me dépasser... se rabattre devant moi... Ça klaxonne de tous côtés. On tuerait pour une place perdue ! Heureusement la sortie est là, proche. Encore quelques mètres. Clignotant. Barre à tribord. ... Ça y est ! J'appuie sur l'accélérateur non sans ressentir un petit pincement au cœur. La vitesse inhabituelle réveille le pilote automatique. Il ouvre des quinquets étonnés qui remplissent le rétroviseur.

L'aventure commence.

6 tatane 149 E.P.

L'après-midi

Fabuleux ! Nous avons parcouru ces dernières heures plus de distance qu'en deux jours entiers d'autoroute. Et encore les arrêts furent-ils nombreux, aux fins d'étudier le terrain ou de répondre aux besoins naturels d'Adrienne. Adrienne, c'est la fille de Beauf. Lui, je l'appelle ainsi parce que je ne connais toujours pas son nom. Sa femme, c'est Arielle. Et son chien : Azor. Comme mon cousin. Drôle de blase pour un chien. Azor aussi pisse beaucoup... Le chien.

Notre itinéraire est des plus fantaisiste. Fantaisiste mais efficace. Le moteur de la Torpédo tourne rond, la vitesse nous préserve de la chaleur et le pilote automatique a repris des forces. Tout va bien. Je suis néanmoins incapable de donner un sens à nos étranges déambulations. Ainsi avons-nous consciencieusement évité les routes les plus larges et les mieux entretenues pour divaguer à travers champs sur des voies souvent rudimentaires. Nous avons soigneusement évité les zones habitées, les lieux touristiques. Mais aussi, Beauf a délibérément et systématiquement emprunté la direction opposée au fléchage de Bison Ravi. Certes il a eu quelques hésitations, des moments d'intense réflexion passés sur un carrefour à observer le sol, flairer le danger, débrouiller les pistes, écouter les murmures de la terre ou prendre le vent... Jamais très longtemps cependant.

Deux fois, il nous a immobilisés au sommet d'une côte. Pour bénéficier du point de vue, disait-il. En réalité, je le soupçonne de se régaler des malheurs d'autrui. Car il riait fort en découvrant au bout de ses jumelles de lointains carambolages, il s'esclaffait d'un troupeau de vaches encombrant la chaussée quelques kilomètres plus bas, il applaudissait aussi aux grandes manœuvres perturbatrices des militaires dans la plaine. Toutes ruses de Bison Ravi qui visent à réguler le flot tumultueux et incessant des vacanciers.

De mon côté, je reste sur ma réserve et n'affiche qu'un optimisme d'apparat. Les manières de mon guide me déconcertent. En cet instant même, stoppant aux abords d'une intersection vierge de toute indication, Beauf descend de voiture immédiatement suivi par Adrienne et... le chien, que je refuse d'appeler du patronyme de mon parent. Je me piétonne également et la petite me rejoint en courant. Elle m'aime bien. Moi aussi je l'aime bien, elle est mignonne. Je l'achèterais volontiers si je ne craignais d'incommoder mon cousin d'une présence supplémentaire imprévue et inutile.

— Tu viens ? elle me demande. Papa est perdu.

La petite saisit d'autorité ma main et me conduit jusqu'à son père qui inspecte précautionneusement les lieux. Arielle est restée dans l'auto.

— Rien... grommelle Beauf... pas une marque... c'est pas normal...

— Je te l'avais dit, papa, qu'on finirait par avoir des problèmes.

— Tais-toi... laisse-moi réfléchir.

— Moi, je voulais partir en colo.

— I prenaient pas les filles, tu sais bien. T'es pas contente d'être avec ton papa et ta maman ?